

## **Don't Come Knocking** **Butte, Montana**

*Don't Come Knocking*, France / Allemagne / États-Unis 2005, 124 minutes

Olivier Bourque

---

Numéro 244, juillet–août 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Bourque, O. (2006). Compte rendu de [Don't Come Knocking : butte, Montana / *Don't Come Knocking*, France / Allemagne / États-Unis 2005, 124 minutes]. *Séquences*, (244), 40–40.

## DON'T COME KNOCKING

### Butte, Montana

Le plus international des cinéastes allemands nous revient avec une œuvre qui n'est pas sans rappeler son grand chef-d'œuvre, *Paris, Texas*, sorti en 1984, la même année qu'un autre road movie culte, *Stranger than Paradise* de Jim Jarmusch. Les grands esprits se rencontrent. Wenders et Jarmusch ont présenté respectivement à Cannes l'année dernière *Don't come knocking* et *Broken Flowers*, deux films ayant comme thème central une paternité retrouvée. Jarmusch avait mis la main sur le Grand Prix du jury et Wenders... s'était retrouvé les mains vides.

OLIVIER BOURQUE

Le parcours cinématographique de Wim Wenders pourrait s'intituler variations sur un même thème, celui de l'errance des êtres humains. Mais comment pourrait-on lui reprocher ? Chaque créateur puise à même ses obsessions, ses amours, ses blessures. Pour l'Allemand, son plateau de tournage est bien souvent l'Amérique profonde, celle qui se dévoile au crépuscule sous un ciel empourpré. Celle qui est balayée par les vents, oubliée des élites, habitée par des artistes tourmentés, des prolétaires et serveuses au grand cœur. Seul un Européen pourrait avoir ce regard sur l'Amérique routière et perpétuer au fil d'une riche filmographie cette vision mélancolique, vaguement passive, toujours insolite de ce vaste territoire.



Démonstration outrancière d'une Amérique paumée

Avec *Don't Come Knocking*, son plus récent road movie, présenté à Cannes lors de la prestigieuse sélection de 2005, Wenders signe l'œuvre jumelle de *Paris, Texas*, Palme d'or à Cannes en 1984. Mais un peu comme Martin Scorsese nous avait fait le coup en 1999 avec *Bringing Out the Dead*, sa réflexion new-yorkaise post-Giuliani, qu'on avait déclaré frerot moderne de *Taxi Driver*, la nouvelle mouture ne supporte pas la comparaison avec l'original.

**Don't Come Knocking apparaît comme un objet hors du temps, un peu ringard et obsolète.**

D'abord, les ressemblances. Il s'agit du même duo d'enfer que pour *Paris, Texas*, avec Wenders à la direction et Sam Shepard au scénario, à l'exception que ce dernier joue également le rôle principal dans *Don't Come Knocking*. D'ailleurs, selon les dires de Wenders, ce même Shepard devait jouer le rôle de Travis dans *Paris, Texas*, mais il avait heureusement refusé, donnant à Harry Dean Stanton son meilleur rôle au cinéma. Dans un deuxième temps, l'intrigue repose sur la même prémisse : l'errance du personnage principal, qui se tournera par la suite vers la famille. Dans les deux cas, c'est le lien filial qui amène

la quête de l'homme blessé vers la recherche d'un être oublié, se terminant dans un Houston infernal, vitré et futuriste dans *Paris, Texas* et à Butte dans le Montana, *no man's land* en pente, perdu au creux des collines dans *Don't Come Knocking*.

Autres temps, autres mœurs. Alors que *Paris, Texas* réussissait à émouvoir par son portrait simple et rigoureux de la quête d'un homme blessé à travers l'Amérique républicaine de Ronald Reagan, *Don't Come Knocking* apparaît comme un objet hors du temps, un peu ringard et obsolète. Encore pire, on se surprend lors du visionnement, et au fil des écarts de conduite du cinéaste, à penser qu'il s'agit d'une première œuvre maladroite d'un jeune réalisateur en mal de style. Car si le film possède la touche Wenders (villes désertes, réflexions des personnages dans des miroirs, utilisation d'objets rouges), il ne va jamais beaucoup plus loin que l'illustration. La mise en scène de Wenders apparaît même maniérée et superficielle dans cette démonstration outrancière d'une Amérique paumée. Cette succession de cartes postales n'est pas déplaisante, certes, mais ça devient carrément agaçant dans la conclusion de l'œuvre où l'Allemand accumule les clichés, comme cette scène en contre-plongée dans laquelle Fairuza Balk danse sur un sofa avec en arrière-plan le drapeau américain qui flotte. Pas très subtil pour un réalisateur de la trempe de Wenders.

Au diapason lors de leur première collaboration, Wenders et Shepard, qui signent conjointement le scénario, semblent incapables de raconter cette histoire de vieux *has-been* sur le repentir. Le personnage principal, qui inspire plus les haut-le-cœur que la pitié, est un être amoral dont les péripéties glissent tranquillement mais sûrement vers la répétition et l'ennui. Les scènes entre ce père oublié et le fils musicien, aussi déjanté l'un que l'autre, semblent sortir d'un mauvais feuilleton. Alors qu'on espérait une réunion aussi forte que celle de Dean Stanton et Nastassja Kinski dans *Paris, Texas*, on a finalement droit à un pétard mouillé, qui alterne situations à la limite du grotesque et rendez-vous manqués.

L'interprétation assez inégale, est dominée par Sam Shepard, pas mauvais dans ce rôle d'antihéros fatigué, et par Jessica Lange, qui en fait par contre un peu trop. Autour d'eux, de jeunes comédiens défendent des personnages schématiques de manière peu convaincante, en particulier Gabriel Mann dans le rôle du fils. Cinéaste qui divise, cinéaste qui rassemble, il demeure une certitude, en voyant ce Wenders mineur : la singularité de la démarche artistique de l'Allemand impose le respect, même lorsqu'il rate son coup.

■ France/ Allemagne/ États-Unis 2005, 124 minutes — Réal. : Wim Wenders — Scén. : Sam Shepard — Images : Franz Lustig — Mont. : Peter Przygodda, Oli Weiss — Mus. : T-Bone Burnett, Joe Sublett — Son : Michael Baird, Manfred Arbter, Oliver Barth, Fernand Bos — Dir. art. : Nathan Amondson, William Budge, Nicole Lobart — Cost. : Caroline Eselin — Int. : Sam Shepard (Howard Spence), Jessica Lange (Doreen), Tim Roth (Sutter), Gabriel Mann (Earl), Sarah Polley (Sky), Fairuza Balk (Amber), Eva Marie Saint (la mère d'Howard) — Prod. : Karsten Brünig, In-Ah Lee, Peter Schwartzkopff — Dist. : Métropole.